

LE BAISER DE JUDAS

© Patrick Poth, 2015

Introduction

Contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord, ce livre n'est, en rien, une attaque contre l'industrie pharmaceutique. Ni un plaidoyer en faveur d'une quelconque approche alternative. Curieusement, on semble souvent oublier que les laboratoires développant de tels traitements font face à la même nécessité de rentabilité que leur grands frères.

Au delà du flou artistique qui entoure volontiers la publication des résultats d'études scientifiques, et de la réelle difficulté à trouver dans la littérature médicale des sources d'information totalement neutres et objectives, il ne faut pas perdre de vue le rôle majeur joué par les entreprises pharmaceutiques dans l'accroissement impressionnant de l'espérance de vie des populations durant ces dernières décennies. Plus encore que sa durée, la qualité de vie du patient est devenue un objectif majeur pour le corps médical et les sociétés impliquées dans la recherche.

Étranglées par le développement des génériques, victimes des conditions de remboursement parfois farfelues imposées par les états, les firmes pharmaceutiques se doivent de rester rentables en permanence, afin d'assurer une recherche médicale indispensable, bien peu soutenue par des financements publics, et dont le coût n'est que rarement imaginé par les patients. Évidemment, nous ne vivons pas dans un monde de Bisounours, et les dérapages

existent. Différents évènements récents sont là pour nous le prouver. Comme dans toute activité humaine, le secteur comporte son lot de brebis galeuses, mais aussi ses génies et ses courageux travailleurs de l'ombre.

Je reste persuadé que, contrairement à ce que vous pourrez lire ici, la grande majorité des médecins, employés, ouvriers et dirigeants des firmes pharmaceutiques exercent leur métier dans le respect des valeurs éthiques nécessaires à cette activité. Comme on dit dans ces cas-là, toute ressemblance avec des personnes, des sociétés ou des situations existantes serait purement fortuite.

Leipzig, Royaume de Saxe, Confédération Germanique, mars 1847.

Les premiers rayons du soleil matinal tentaient de se frayer un chemin entre les grands arbres de la forêt voisine, annonçant enfin une ébauche d'amélioration des conditions climatiques, après un hiver particulièrement rude. Une fine couche de neige tapissait encore la vaste prairie bordant l'Institut. Comme toujours, en cette saison, un froid polaire régnait dans le dortoir des filles. Les dernières bûches disposées dans la cheminée avaient fini de se consumer bien avant le milieu de la nuit et leur douce chaleur s'était évanouie depuis longtemps.

Fidèle à ses habitudes, Martha avait tardé à se lever, de sorte que la plupart de ses condisciples avaient déjà quitté les lieux pour se diriger vers le réfectoire. La petite fille avait toujours eu un sommeil profond, ce qui lui avait souvent joué des tours depuis son arrivée. Frau Hartmann, la robuste surveillante affectée à l'aile nord du bâtiment, l'avait rapidement prise en grippe, pour cette raison et d'autres.

La jeune pensionnaire souffla sur la fenêtre pour tenter d'en chasser la fine couche de givre qui obstruait la vision, puis frotta la surface avec la manche de sa robe de nuit. Une autre petite fille, mince comme un fil de fer, tira soudain le bras de sa condisciple et s'adressa à elle en langage des

signes.

- Si tu ne veux pas encore être punie, tu devrais te dépêcher...

Martha haussa les épaules, puis hocha la tête et traça rapidement quelques signes dans l'air glacial.

- C'est bon, Inge. J'arrive... Mais si le dragon veut m'ennuyer, elle trouvera bien une autre raison.

Martha laissa son regard s'attarder sur la boule orangée du soleil levant, dont les reflets sur les nuages bas peignaient un tableau chaque jour différent. Le souffle de sa respiration dessinait des formes éphémères sur la fenêtre glaciale. Quand elle se retourna enfin, ce fut pour constater qu'elle était désormais seule dans le grand dortoir.

Les consignes avaient été scrupuleusement respectées et les vingt-cinq lits étaient déjà impeccables, draps et couvertures tendus. Les vêtements de nuit étaient rangés dans les placards, à l'exception de ceux de la petite fille. Frau Hartmann ne tolérait pas la moindre entorse à ces exigences. Durant les deux dernières semaines, Martha avait ainsi été, tour à tour, désignée à la corvée d'épluchage des pommes de terre, avant d'être chargée de ramener du petit bois de la forêt, puis des seaux d'eau de la rivière toute proche.

La surveillante n'avait pas manqué de faire remarquer que la prochaine sanction serait plus sévère encore. On racontait qu'il existait, dans les sous-sol de la vénérable institution,

de petites pièces sombres et humides dans lesquelles certains pensionnaires récalcitrants avaient eu le malheur de passer l'une ou l'autre nuit terrifiante. Personne ne semblait réellement savoir si ces rumeurs étaient fondées, mais Martha n'avait pas envie d'être la première de sa chambrée à le vérifier. Elle craignait l'obscurité et avait également peur des araignées. Inge lui avait raconté que certaines atteignaient la taille de son petit doigt...

Martha s'écarta à regret de la fenêtre et se dirigea prestement vers la porte afin de gagner le réfectoire du rez-de-chaussée. Parvenue à hauteur de l'avant-dernier lit, la petite fille eut soudain l'attention attirée par un objet posé à côté de l'oreiller. Probablement un petit bijou, qui brillait dans les premiers rayons du soleil. Le genre de détail qui ne pouvait échapper à Frau Hartmann et qui vaudrait, à coup sûr, une sévère remarque à Clothilde, sa propriétaire.

La petite fille se pencha et étudia la croix en or qui scintillait sous ses yeux. Contrairement à elle, certaines pensionnaires de l'établissement étaient issues de familles bourgeoises et possédaient certains de ces merveilleux ornements dont Martha n'avait jamais pu que rêver.

Elle considéra un instant l'objet avec envie, imaginant la réaction d'Egbert, le jeune garçon de la ferme voisine de celle de ses parents, s'il la voyait porter un tel bijou. Âgé de douze ans, soit deux de plus qu'elle, il la dominait de trente bons centimètres et était déjà presque aussi fort que certains adultes. Ses yeux bleus profonds la faisaient fondre comme la neige sous le soleil printanier et elle s'imaginait volontiers dans la peau des princesses des récits vespéraux

de sa maman, emmenée au loin par son prince charmant.

Mais la petite fille ne mangeait pas de ce pain là. L'éducation rigide reçue de ses parents ne s'accommodait pas de la moindre entorse aux bonnes moeurs. Et puis, Clothilde était gentille et il n'était pas question de faire quoi que ce soit qui puisse la peiner.

Martha se pencha pour déposer l'objet sous le coussin. Une fraction de seconde trop tard. La porte du dortoir s'ouvrit à la volée pour révéler le visage fermé de Frau Hartmann. La surveillante se méprit sur le geste de la jeune pensionnaire et entra aussitôt dans une colère noire.

- Fraulein Keller ! s'exclama la surveillante, dont le visage était devenu écarlate. Par Notre Seigneur ! Qu'êtes-vous donc en train de faire ?

Martha n'entendit pas plus qu'un faible murmure. Sa surdité était profonde et ne lui permettait guère de deviner les mots prononcés. Par contre, personne n'aurait pu se méprendre sur l'expression du visage de la robuste quinquagénaire, dont les yeux affichaient un curieux mélange de haine et de mépris. Les mains de la petite fille entamèrent une réponse.

- *Non, je...*

La gifle partit avant que la phrase ne puisse être achevée. Martha eut l'impression que sa tête avait éclaté. Elle fit un pas en arrière en titubant, à deux doigts de perdre connaissance. Même son père ne l'avait jamais frappée avec

tant de hargne et de force. Ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle ne put empêcher de rouler le long de ses joues.

- Dans le bureau de Herr Meyer, voleuse ! hurla le dragon. Immédiatement ! Attendez-vous à être renvoyée chez vos parents dans la journée...

Comme précédemment, la petite fille ne comprit pas un mot à la phrase de la surveillante, mais cela n'avait guère d'importance. Elle commençait à se sentir vraiment mal. La gifle de Frau Hartmann avait certes manqué de peu de lui exploser la pommette, mais il y avait sans doute autre chose. La peur des araignées, peut-être. Après les avertissements dont elle avait fait l'objet, Martha craignait bien, cette fois, de ne pas y échapper.

Sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, elle se retrouva dans le long couloir du deuxième étage, violemment tirée par le bras. La surveillante marchait d'un pas rapide, bousculant au passage les quelques pensionnaires de l'Institut qui n'avaient pas encore gagné le réfectoire pour le petit déjeuner. Martha ne s'aperçut même pas qu'Inge figurait au nombre de ces élèves.

Quand il vit sa subordonnée pénétrer sans frapper dans son bureau, Herr Meyer, directeur de l'Institut pour enfants sourds de Saxe, fronça les sourcils, visiblement contrarié.

- Frau Hartmann ! s'exclama-t-il. Que signifie cette intrusion ? s'offusqua l'homme. Vous vous croyez peut-être dans un dortoir, parmi nos pensionnaires ?

La robuste surveillante n'hésita que très brièvement.

- Pardonnez-moi, répondit la femme sur un ton irrité. Mais l'offense de cette petite garce doit être sanctionnée sans attendre.

- Moi seul décide des sanctions à appliquer en ces lieux, Frau Hartmann, dit le directeur en se levant. Ne l'oubliez jamais.

Le ton était sans appel. Son regard s'attarda sur la petite fille que la surveillante venait de pousser sans ménagement devant elle. Les boucles brunes de la petite Keller tombaient en cascade devant un visage aux yeux rougis par les larmes. La large marque violacée qui commençait à s'étendre sur sa joue droite ne laissait guère planer de doute sur ce qu'il venait de se produire.

Pourtant, ce n'était pas l'élément le plus inquiétant. Pâle, cernée et couverte de sueur, Martha semblait éprouver des difficultés à respirer. Ses grands yeux bleus reflétaient davantage que l'inquiétude habituellement peinte sur les visages des pensionnaires conduits dans le bureau pour désobéissance.

Herr Meyer tenta de communiquer avec la petite fille en langue des signes, mais elle ne sembla pas comprendre le sens de sa question. En fait, rien dans son comportement n'indiquait qu'elle ait vu les gestes de l'adulte. Ses yeux écarquillés semblaient fixer un point situé bien au-delà des fenêtres du bureau. Soudain, avant que quiconque puisse esquisser le moindre geste, Martha s'effondra sur le parquet

comme une poupée désarticulée.

Friedrich Ludwig Meissner soupira profondément et posa sa plume dans l'encrier. Les tâches administratives requises par son poste à l'Institut semblaient requérir toujours plus de temps. Ou alors, fallait-il voir, dans sa lassitude grandissante, un signe supplémentaire de son début de déclin physique ?

Tout juste âgé de cinquante ans, l'homme avait certes déjà connu une vie bien remplie. Gynécologue, obstétricien, mais également pédiatre, professeur à l'université de Leipzig, auteur de plusieurs traités sur la santé des enfants, le médecin était également un franc-maçon très actif, ce qui ne lui laissait guère de temps de repos.

Dans sa jeunesse, il n'avait jamais éprouvé de difficulté à mener de front toutes ces activités, même si cela s'était souvent fait au détriment de sa vie privée. Au fil du temps, toutefois, une fatigue toujours plus grande s'était fait sentir et, désormais, il commençait à envisager sérieusement d'abandonner certaines de ses tâches.

Pourtant, même si la charge administrative était lourde, l'Institut ne serait pas la première activité à laquelle il renoncerait. Malgré les longues années passées en compagnie d'enfants sourds, il admirait toujours autant leur courage et leur volonté.

Bien loin du centre poussiéreux de la ville, le parc abritant

les bâtiments était un havre de paix verdoyant, dans lequel le scientifique aimait se ressourcer à l'écart des intrigues du monde universitaire, où plusieurs de ses assistants convoitaient plus ou moins ouvertement son poste.

Meissner se leva et fit quelques pas dans la pièce avant de s'attarder devant son reflet dans le miroir. Son image ne changeait guère. Une barbe bien taillée encadrait un visage aux traits fins, surmonté de cheveux encore denses et à peine grisonnants. Mais les petites lunettes rondes qu'il portait depuis des années ne suffisaient pas à masquer la profonde lassitude que reflétaient ses yeux.

Se lever tôt n'arrangeait rien. Le médecin avait, de longue date, pris l'habitude d'entamer ses journées de travail à l'Institut dès six heures trente, ce qui permettait habituellement d'achever ses tâches en fin de matinée. Après un repas frugal dans une auberge proche des bâtiments de l'université, il pouvait ensuite consacrer ses après-midis à ses étudiants.

Deux coups secs frappés à la porte de son bureau le tirèrent brutalement de ses réflexions. Une jeune surveillante pénétra en coup de vent dans la pièce, visiblement inquiète.

- Herr Meyer requiert votre présence dans les plus brefs délais, monsieur le professeur. Une de nos pensionnaires est sans connaissance...

Un instant décontenancé, le médecin ne mit pas longtemps à se ressaisir. Il se contenta de hocher la tête et emboîta le

pas à la jeune femme. Quand il pénétra dans le bureau du directeur, il se figea sur place. Le teint cyanosé de la petite fille allongée sur le parquet ne laissait guère planer de doute quant à son état. Meissner s'agenouilla au chevet de Martha.

Il se souvenait avoir examiné à plusieurs reprises cette pensionnaire toujours souriante. Bien qu'issue d'une famille de fermiers pauvres, elle était bien nourrie et ne présentait aucune des maladies engendrées par des carences alimentaires, si souvent présentes dans les milieux ruraux.

L'universitaire posa brièvement la main droite sur le cou de Martha, puis leva les yeux vers les trois personnes qui l'entouraient.

- Hélas, murmura-t-il d'une voix lasse. Notre Seigneur a rappelé cette enfant auprès de lui, Herr Meyer. Il n'y a plus rien à faire...
